

Espace(s) public(s) et réseaux de mondialisation

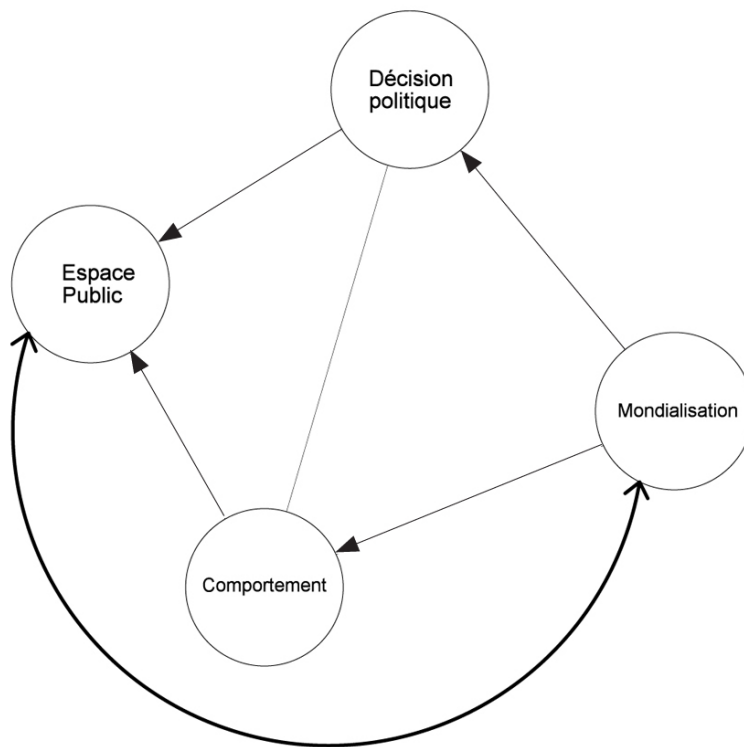
Mondialisation : c'est un mot, un phénomène que certains accusent de tous les maux et que d'autres à l'inverse considèrent comme vecteur de progrès ; il est clair que les processus qui y sont liés ne nous laissent pas indifférents et se répercutent sur notre vie de diverses façons. La mondialisation décrit l'intensification des flux et la complexification des échanges et des relations à l'échelle mondiale.

Le phénomène est chronologiquement difficile à situer. Si le mot n'a émergé qu'au siècle dernier et est entré dans le vocabulaire courant seulement à partir du début des années nonante, on peut estimer que des dynamiques relevant d'une certaine mondialisation ont existé dans des temps plus anciens ; Olivier Mongin dans *La condition urbaine – la ville à l'heure de la mondialisation* en distingue même trois différentes au cours de l'histoire : la première à l'époque des Grandes Découvertes et l'émergence des villes marchandes à la fin du XVe et au XVIe siècles, la seconde à l'émergence de la société industrielle à la fin du XIXe siècle et la troisième à laquelle on assiste depuis le début des années 1960 liée à l'essor de nouvelles technologies et qui correspond à la fusion des économies nationales en une « économie-monde ». C'est principalement à cette dernière que nous nous intéressons, la plus récente dans notre histoire et celle qui aujourd'hui nous concerne principalement ; la description qui en est donnée dans la phrase précédente est fortement réductrice puisqu'elle ne prend en compte que les aspects économiques mais la mondialisation a aussi aujourd'hui des répercussions sociales et politiques. En ce sens, l'objet de cet article est de comprendre en quoi ces transformations globales des interconnexions mondiales définissent et modifient l'espace public, comment les éléments du monde agissent dedans.

Ce sont les échanges dus à la mondialisation qui sont à l'origine de son action sur l'espace public : populations, informations, capitaux, influence s'échangent au gré des flux qui traversent la planète. Ils n'agissent pas cependant directement sur la forme, la fonction et l'usage de l'espace public mais seulement au travers d'intermédiaires et plus précisément deux intermédiaires.

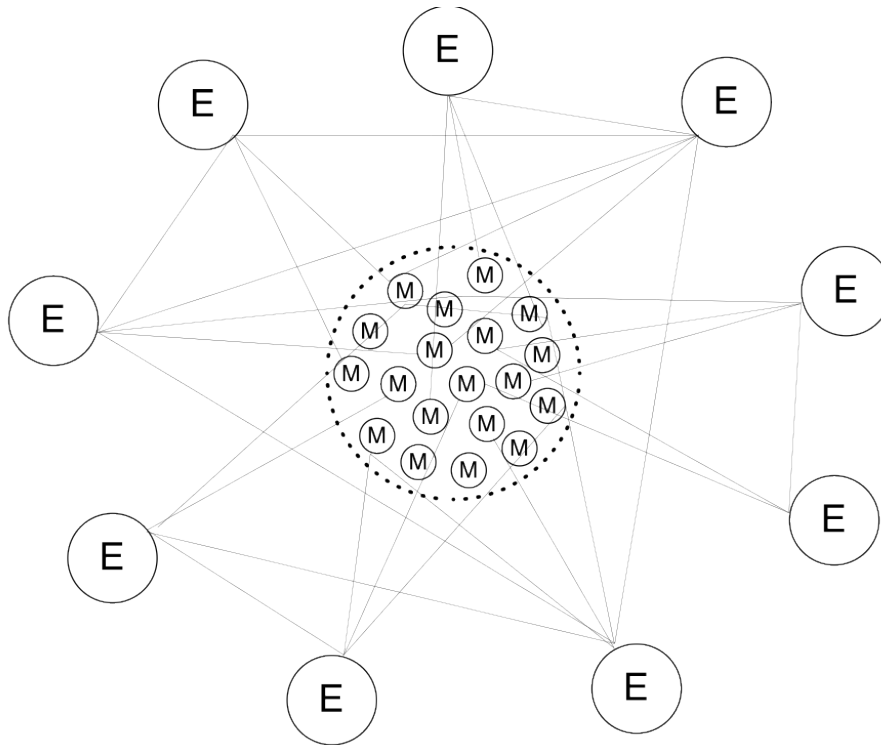
Le premier à considérer est l'ensemble des décisions politiques et des choix d'aménagement de l'espace par les autorités. Ils ne relèvent pas d'une transformation naturelle mais d'une transformation imposée à l'espace public. La place de la Nation à N'Djamena est l'exemple même d'un espace public qu'on a fait jaillir de terre et qui n'est pas, en tout cas pas encore, vécu comme un espace public émanant des citoyens. En effet, sa construction a nécessité la destruction de lieux d'habitations et la relocalisation de familles et personnes vivant dans la zone. Par ailleurs, dans sa disposition et son aménagement, on peut penser à l'esplanade des Invalides comme si elle avait été calquée en plein centre de la capitale tchadienne menant au palais présidentiel comme l'esplanade mène aux Invalides à Paris. Construit pour célébrer les 50 ans d'indépendance du Tchad, cet espace public d'apparat est pour le pays un lieu d'exposition au monde. Il cherche à faire valoir son influence et sa relative puissance et n'a pas été façonné par l'usage des tchadiens. Cependant, de par sa forme et sa substance spatiale, il agira sur son contenu social. Parallèlement au cas de N'Djamena, on trouve d'autres espaces dans lesquels la décision politique peut être partiellement la confirmation officielle d'une transformation sociale, comme cela a pu être le cas à Dubaï du fait de la cohabitation de l'Orient et de l'Occident au sein

Ces deux intermédiaires agissent l'un et l'autre sur différentes composantes de l'espace public mais leurs influences respectives ne peuvent être complètement dissociées et c'est bien leur interaction, l'interaction entre le spatial et le social, entre l'usage et la forme qui va façonner l'espace public.



2

L'invention de ces notions vient de plusieurs constats. Tout d'abord, le fait que la mondialisation soit un processus aux visages multiples tout comme l'espace public en général n'est pas un élément unique mais qu'il existe des espaces publics différents selon les pays et les cultures : on a donc dans les deux composantes de notre étude l'existence d'une multiplicité, multiplicité d'aspects pour la mondialisation et multiplicité d'espaces pour l'espace public.



Ceci nous a amené à supposer l'existence de réseaux de mondialisation s'étendant sur l'espace public et dans divers espaces publics et qui sont liés à des facteurs, des acteurs reconnus de la mondialisation. En parallèle, il peut exister aussi des réseaux de contre-mondialisation qui sont tout aussi importants dans notre étude puisqu'ils se définissent en opposition par rapport à celle-ci et n'existent qu'au travers d'elle.

Un réseau de mondialisation se retrouve dans plusieurs espaces : le caractère, l'ensemble de comportements que définit le réseau considéré est présent dans des espaces divers et les relie. A l'inverse, dans un même espace, on retrouve plusieurs réseaux de mondialisation, en interaction ou non, plus ou moins importants. On travaille donc avec deux types de visions dans le cadre de ces notions. La première est la notion d'étalement horizontal d'un réseau de mondialisation c'est-à-dire la présence d'un caractère de la mondialisation dans plusieurs espaces public ; la seconde est celle de superposition verticale puisque dans un espace, les réseaux se superposent comme des couches sur l'espace étudié en se mélangeant ou non. Les relations entre nos réseaux d'espaces et de mondialisation se définissent donc selon deux directions : horizontale et verticale.

La mondialisation en tant qu'intensification des échanges entre plusieurs parties du monde n'agit pas de la même manière partout. Certains espaces, certaines régions communiquent plus avec d'autres. Nous nous sommes intéressés principalement au cas de Casablanca, Paris et Bruxelles pour illustrer ces communications et étayer notre théorie.

Nous supposons que les espaces publics qui composent ces différentes villes ne sont pas les mêmes partout. Un quartier X à Casablanca peut avoir les mêmes caractéristiques qu'un quartier Y à Paris ou qu'un quartier Z à Bruxelles.

Casablanca et la problématique du voile

A Casablanca, les femmes voilées appartiennent à des catégories sociales qui effectuent en général leurs études dans des lycées et universités marocaines, parlent assez mal le français, maîtrisent mieux l'arabe et ainsi sont plus en contact avec les chaînes satellitaires du Moyen Orient. Ces femmes de part leur background socioculturel auront généralement plus tendance à porter le voile.

Les femmes non-voilées sont en général plus confrontées à l'Occident du fait qu'elles parlent le français et l'anglais couramment, qu'elles ont fait leurs études à l'étranger et qu'elles voyagent plus souvent.

On fait ainsi la distinction entre ces deux types de femmes, qui sont connectés à des réseaux de mondialisation différents. Du fait qu'elles n'habitent pas les mêmes quartiers, elles ne se croisent que dans certaines parties de l'espace public de Casablanca qu'alors elles partagent. Les rues du Maârif à Casablanca en sont un très bon exemple. Des femmes voilées ou non s'y côtoient tous les jours faisant leurs courses dans les rues animées tout en s'observant et se jugeant mutuellement. Ici l'on parle donc d'un espace public où se superposeraient des couches de populations connectées à différents réseaux de mondialisation.

On retrouve une distinction semblable en terme de réseaux mais au niveau de la forme et de l'usage dans la redéfinition des espaces publics à Casablanca après l'indépendance. On assiste à Casablanca et dans tout le Maroc à l'exode des juifs marocains et des étrangers. Le territoire se libère et c'est le début d'une réappropriation de l'espace urbain.

Celle-ci se manifeste par la construction de mosquées ou la reconfiguration d'espaces existants en lieux de culte musulman. Casablanca était par essence un espace désacralisé. Les mosquées se sont multipliées dans plusieurs quartiers bien que cette dynamique n'ait pas été insufflée par l'état mais plus par les privés.

Cependant, il est intéressant de constater que certains espaces ne sont pas envahis par la prolifération des mosquées. Des lieux désacralisés existent. C'est le cas des quartiers de la haute bourgeoisie ou d'autres types d'espaces destinés aux loisirs comme sur la corniche ou au Maârif. En bord de mer, se développent des espaces de détente et de loisir où l'on trouve bars, cabarets, restaurants, clubs de nuit. On y admet des dérogations aux valeurs traditionnelles musulmanes et, grâce à ses activités nocturnes, la consommation d'alcool et la promiscuité entre les sexes sont rendues possibles.

Les espaces désacralisés, plus permissifs, sont plus à même d'accueillir le réseau correspondant aux femmes non-voilées, davantage tourné vers l'Occident. On retrouve donc dans la forme même des espaces publics la distinction entre les deux réseaux sus-cités à Casablanca.

De Casablanca à Bruxelles, l'immigration marocaine belge.

Quittons Casablanca pour Bruxelles : une grande partie de l'immigration est d'origine marocaine, elle représente un quart de la population bruxelloise. Généralement ces personnes habitent et travaillent dans certains quartiers de la capitale comme Molenbeek (plus de 20% de

population est d'origine marocaine), Saint-Josse (20%), Schaerbeek (10%) et Saint-Gilles. Ces quartiers sont peuplés d'immigrés de première comme de quatrième génération et leur cohabitation y est totale.

Ainsi ils se retrouvent principalement dans les mêmes espaces et y importent leurs normes culturelles. En effet, en se promenant dans ces quartiers, on pourrait se croire dans certaines rues de Casablanca. Boucheries hallal, cafés exclusivement réservés aux hommes, inscriptions d'enseignes et d'affiches en arabe et marchés de style souk au milieu des rues peuplent le paysage urbain.

Il est intéressant de noter que cette population semble appartenir également à un réseau de mondialisation énoncé plus haut dans le cas de Casablanca : le réseau tourné vers le Moyen-Orient. De ce fait, on assiste à la présence de ce réseau de mondialisation à différents emplacements du globe, comme une vision horizontale d'un même réseau.

A l'instar de ce que l'on observe à Casablanca, ces populations sont extrêmement liées au Moyen-Orient par le biais de la presse, la télévision satellitaire et internet. On retrouve une imprégnation culturelle arabe très marquée dans l'espace public, voire revendiquée à l'égard des bruxellois d'origine. Par exemple, il est très mal perçu pour une femme de se promener dans les rues de certains de ces quartiers sans un homme à ses côtés. Cela génère certaines frictions avec le reste de la population (autres réseaux), cette pratique étant perçue comme une appropriation de l'espace public à la faveur d'un seul réseau.

Cependant, d'autres pratiques, propres à l'espace public belge, émergent au sein de ces espaces communautarisés. Par exemple, les hommes de ces quartiers se retrouvent effectivement entre eux aux terrasses de café, mais autour d'une bonne bière.

Schaerbeek, Molenbeek, Saint-Gilles et Saint-Josse présentent des espaces dont les caractéristiques peuvent se rapprocher de celles de certains quartiers de Casablanca. Cependant, le réseau de mondialisation considéré n'est absolument pas le seul présent à Bruxelles et il est intéressant de considérer l'ensemble des réseaux et leur interaction dans la ville.

Bruxelles, espace à mondialisation fragmentée.

Bruxelles peut être considérée comme une des villes d'Europe les plus ancrées au cœur de la mondialisation. En effet, de part son statut politique, elle se retrouve à la fois capitale d'un pays biculturel, mais aussi capitale de l'Europe. De ce fait, on y constate la présence de plusieurs réseaux de mondialisation au sein de l'espace public comme le réseau wallon, le réseau flamand, le réseau européen (lié aux institutions européennes), le réseau marocain (énoncé plus haut), le réseau français et bien d'autres encore.

De plus, Bruxelles est souvent décrite comme la plaque tournante de l'Europe. Tous les ans, un nombre assez conséquent de la population y emménage ou en déménage suite à des changements de poste. Cela lui confère un turn-over permanent. Des familles arrivent, d'autres retournent dans leur pays d'origine alors que certaines s'y établissent pour de bon.

Ainsi, Bruxelles pourrait être considérée comme capitale du multiculturalisme. Pourtant la réalité y est tout autre. Ces différents réseaux habitent des lieux différents, travaillent à des endroits différents, sortent dans des lieux différents.

Ils se croisent cependant dans les espaces publics mais, ne parlant pas la même langue, ne communiquent pas vraiment entre eux. On pourrait parler de coprésence plus que de multiculturalisme. Chaque espace public est composé de différentes couches de mondialisation

mais ces couches n'interagissent pas vraiment entre elles. On assiste plutôt à un processus de fragmentation au sein de l'espace public contrairement au processus d'hybridation que l'on peut retrouver dans nos autres exemples cités précédemment. Ainsi, on se retrouve avec une vision verticale des réseaux de mondialisation dans un même espace public perçue comme une addition plutôt qu'une somme. Les quartiers ne sont pas vraiment des lieux de mélange car ils sont chacun la propriété d'une communauté qu'on y retrouvera majoritairement et en outre, le lieu ne sera pas perçu comme accueillant ou agréable à fréquenter pour les autres.

Cependant, il est intéressant de constater quand même l'existence de brèves interactions entre ces différents réseaux de mondialisation en un seul endroit : les transports en commun bruxellois. Le temps d'un trajet vers leur lieu de travail, leur école ou leur lieu de vie, bruxellois de tous horizons se rencontrent, communiquent et cohabitent.

Paris-centre, la confluence des réseaux ?

Si à Bruxelles, il n'existait pas vraiment d'interaction entre les réseaux, on retrouve au contraire à Paris, des lieux susceptibles de concentrer les réseaux.

De même qu'avec Bruxelles, on peut distinguer les zones de prédilection de chacun des réseaux considérés : les touristes fréquenteront certaines zones principalement le centre de Paris le long de la Seine depuis Bastille jusqu'à la place de l'Etoile en suivant la rue de Rivoli et le boulevard des Champs-Élysées ; les locaux fréquenteront leur quartier mais aussi d'autres espaces plutôt connus seulement des initiés et moins exposés au flot touristique comme Barbès, le sud du 14^e arrondissement ou République (sachant que les réseaux de "parisiens" peuvent encore être découpés en différents sous-réseaux) ; les populations issues des banlieues se retrouveront aux abords des lieux de connexion de transport en commun : Châtelet, le forum des Halles, la gare de Lyon, la gare Montparnasse, la gare Saint-Lazare. Il est intéressant de constater que les personnes ne se répartissent pas de façon homogène sur le territoire de la ville. Ceci peut s'expliquer par les spécificités des différents espaces publics.

Cette répartition hétérogène de personnes connectées à différents réseaux de mondialisation génèrera de ce fait des espaces publics radicalement différents.

Il existe cependant une zone au centre de Paris correspondant globalement à celle fréquentée par les touristes où on retrouve l'ensemble des réseaux. C'est un endroit attractif pour quasiment toutes les personnes : c'est le lieu de confluence de l'ensemble de ces réseaux et certainement les espaces qui font qu'on désigne Paris comme ville cosmopolite. Contrairement au cas de Bruxelles, cet espace n'est pas dédaigné par certains réseaux ou la propriété plus particulière de l'un ou l'autre des réseaux : c'est véritablement un espace commun. La superposition des différentes strates de population enrichit l'espace public et en fera un endroit où l'altérité est importante du fait de l'appartenance à de multiples réseaux.

L'altérité et la mixité découleraient de la concentration en un point donné de ces réseaux de mondialisation. Plus un quartier en contiendrait, plus il serait riche de différences. La mondialisation serait donc du fait qu'elle est constituée de plusieurs réseaux un moyen d'enrichissement et de diversification.

Les quartiers communautaires : un réseau de mondialisation dans des espaces divers

Les migrations sont un indice de mondialisation, un indice de mobilité, de dispersion d'une identité au travers du globe. Le terme « quartier communautaire » ne désigne pas ici une « gated community » ou un lieu semi-public abritant une communauté particulière mais un espace dans lequel on retrouve des caractères d'une communauté différente de celle de la majorité des espaces environnants : un exemple de ce type d'espace est le quartier chinois qu'on retrouve à New York, à Londres, à Paris, à Casablanca ou encore à Vancouver.

En quoi est-il caractéristique d'un réseau de mondialisation lié à une communauté ? Parce qu'il contient des éléments caractéristiques importés du pays d'origine, la Chine dans le cas présent. On y trouve les enseignes de restaurants, de magasins et de boutiques écrites en caractères chinois et même des plaques de rue bilingues comme c'est le cas dans le Chinatown anglais à Gerrard Street où Gerrard Street et Westminster sont apposés en anglais et en caractères chinois ; dans le même ordre d'idée, il s'agit des seuls espaces dans lesquels on peut trouver les produits caractéristiques de la cuisine chinoise.

On y retrouve aussi une concentration de populations issues de l'immigration et de la communauté considérée comme bien supérieure à ce qu'on peut trouver ailleurs et cette concentration est visible dans la rue. Cependant, l'espace est accessible à l'ensemble des personnes de la ville sans restriction et dans lequel on ne ressent pas de ségrégation particulière ou d'inconfort.

L'espace public dans le quartier n'est absolument plus celui d'une ville chinoise car les comportements dans l'espace public y restent typiques du pays dans lequel on se trouve. L'animation de la rue dans le quartier des Olympiades est celle de Paris plus que celle de Pékin si on excepte la période du nouvel an chinois. En effet ce qui est étonnant à ce moment-là, c'est que tout l'espace public est investi pour l'événement ; on trouve aussi les affiches correspondantes dans le métropolitain : les caractères les plus visibles liés à l'identité ne sont donc affichés que de manière ponctuelle mais sur un espace plus étendu que celui qu'on considérera comme celui du quartier communautaire.

De même, en ce qui concerne la forme de l'espace public, l'architecture d'un quartier chinois n'est pas représentative de l'architecture chinoise. Les parties anciennes des villes chinoises se distinguent par des habitats traditionnels bordés de rues étroites, les « hutongs » ; les zones modernes au contraire se caractérisent par un gigantisme avec des voies de communication extrêmement larges et des immeubles d'habitation de grande taille. On a donc seulement une insertion d'éléments chinois dans le paysage de l'espace public occidental régi par les codes urbanistiques de Paris, Londres ou Casablanca. Il arrive certes de reproduire certains bâtiments semblables à ceux construits en Chine traditionnelle avec par exemple les toits en pente relevés caractéristiques de l'architecture chinoise mais cela se fait davantage dans un but folklorique sans que cela représente un élément d'identité primordiale pour les personnes de la zone.

Cette analyse s'applique uniquement à la communauté chinoise et il est évident que la capacité d'intégration de chaque communauté diffère d'une autre et par conséquent sa capacité à transformer l'espace public dans lequel elle s'établit. Cependant, dans des espaces différents mais au sein d'une même communauté, on trouve des symboles, des signes, des comportements qui démontrent le caractère relié de ces communautés établies dans différentes zones ; la différence se fait dans l'adaptation et l'hybridation qu'a du réaliser la communauté migrante pour s'intégrer dans son nouvel environnement.

L'existence d'un réseau universel, caractère commun à tous les espaces ?

On a jusqu'ici développé différents exemples d'espace dans lesquels on trouvait différents réseaux ou alors un exemple de réseau présent dans plusieurs espaces. Est-il possible de trouver un réseau présent dans tous les espaces, un réseau commun pas forcément unificateur ? Si ce réseau peut sembler être utopique, il est intéressant au moins de chercher à étudier les réseaux les plus étendus. C'est beaucoup la question des communautés ethniques, linguistiques qui nous a intéressés jusqu'à maintenant mais il existe des réseaux qui se recoupent entre eux. Soumettons le réseau jeune à l'épreuve de la question du réseau de mondialisation ultime car il semble en tout cas être l'un des meilleurs candidats : les jeunes sont nombreux ; les jeunes sont dynamiques et pour la plupart ne seront jamais plus aventuriers qu'à cet âge. Ils constituent un réseau extrêmement mobile ; il existe une volonté de partir à l'aventure, de se frotter au monde, de trouver un ailleurs meilleur. La description de ce réseau est basée sur notre expérience et va davantage s'intéresser aux jeunes occidentaux qui parcourent le monde en quête d'aventures, sac au dos et rêves plein la besace, ou ceux qui s'installent à l'étranger pour une période plus ou moins longue sous prétexte d'études ou de travail : on considère donc les jeunes qui ont la possibilité d'aller ailleurs, ce qui restreint fortement la portée de l'appellation « réseau jeune ».

Un constat : le « backpacking » attire et on trouve dans toutes les capitales du monde que ce soit New York, Londres, Phnom Penh ou Pékin (seul l'Afrique peut potentiellement être exclue de ces considérations) ces espaces autour desquels se sont implantés les auberges de jeunesse. Quand on situe cette zone géographiquement dans la ville et l'espace qui la compose, on la trouve généralement assez proche du centre ou alors en proche périphérie. Dans ces zones, on retrouve des jeunes de tous les horizons qui appartiennent eux aussi à des réseaux différents mais qui sont reliés par ce réseau jeune caractérisé par ce mode de voyage, cette envie de découvrir et aussi de s'amuser. Car ces zones se trouvent effectivement dans des lieux particuliers : divertissement, universités, lieux de vie nocturne... On peut citer l'exemple du quartier de Sanlitun à Pékin qui attire les adolescents et jeunes chinois dont le mode de vie se transforme aujourd'hui radicalement aussi bien que les jeunes expatriés et les jeunes touristes étrangers venus visiter Pékin. Ce qui nous amène à une certaine conclusion : celle de l'existence d'une zone, d'un espace public accueillant le réseau jeune dans la plupart des grandes agglomérations ; elle a d'autant plus de chance d'exister que le pays est intégré dans le processus de mondialisation. Mais il est clair que le réseau ne s'étend pas sur l'ensemble des zones de la ville ; il y en a généralement peu d'interactions de l'espace public dans les zones résidentielles qui n'ont pas d'attrait particulier pour le public considéré.

On avait distingué les jeunes occidentaux des jeunes locaux dans l'approche initiale et il est intéressant de noter que les interactions entre ces deux réseaux sont relativement faibles voir quasi-inexistantes : les expatriés, même s'ils sont de nationalités différentes (bien que le phénomène soit lié à la nationalité en majeure partie) dans une ville lointaine ont tendance à se retrouver entre eux et à se fréquenter davantage que les locaux. La même constatation peut se faire pour les touristes. À quoi peut-on attribuer cette séparation ? À priori au fait que dans ces espaces fortement marqués par le réseau local, on se définit davantage par une non-appartenance à ce réseau plutôt qu'à notre réseau propre. En outre, il existe une communauté de dessein entre ces personnes qui vivent la même aventure contrairement aux locaux pour lesquels l'espace dans lequel ils évoluent est leur espace d'origine.

Que faut-il retenir de ce développement sur le réseau jeune ? Il est effectivement extrêmement étendu et actif dans un grand nombre d'espaces mais il est hétérogène dans la mesure où on a distingué les locaux des étrangers qui bien qu'étant de la même génération ne

semblent pas interagir. Il peut tout de même exister de faibles interactions dues à des situations spécifiques.

Et finalement...

A première vue, on pourrait penser la mondialisation comme élément réducteur des différenciations culturelles. Effectivement, il est fréquent de lier la mondialisation à un phénomène d'homogénéisation culturelle mondial. Ainsi, elle évoque généralement une perte de repère et d'identité des lieux et individus qui en sont tributaires.

Cependant, suite à notre étude, il semblerait que la mondialisation tende à différencier les lieux et espaces publics les uns des autres. En effet, il ressort de nos observations la présence de divers réseaux de mondialisation se retrouvant au sein d'un même espace public. De ce fait, chaque espace public est caractérisé par une superposition des différentes couches de réseaux qui lui sont propres. L'interaction de ses différentes couches dans l'espace public crée, à l'aide d'éléments préexistants, une nouvelle identité au sein de cet espace. On assiste à un processus d'hybridation culturelle et spatiale qui aura pour conséquence la création d'une identité distincte. Ainsi, plus un espace se retrouve implanté au cœur de la mondialisation et de ses réseaux, plus sa composition se complexifie pour finalement lui conférer une individualité davantage marquée par rapport aux autres espaces mondialisés.

On pourrait relier ce phénomène au multiculturalisme, existant dans nos sociétés actuelles, et définissant en réalité une identité multiple pour chaque individu. Chaque personne appartient à une multitude de réseaux et de communautés, bien davantage qu'aux précédentes générations. Le caractère social et individuel de ce multiculturalisme se reproduit de la même manière au sein de l'espace public qui l'accueille.

Dans le cas extrême où chaque réseau de mondialisation existant pourrait être identifié et répertorié en tant que liste finie, on se retrouverait avec un alphabet de réseaux. De ce fait, il serait possible de décomposer chaque espace public pour en extraire sa combinaison propre. À l'inverse, il serait également envisageable de créer un nouvel espace public en additionnant ou soustrayant une lettre à sa combinaison actuelle. Ainsi, on se retrouverait avec une multitude de combinaisons possibles dont la composition pourrait varier à l'infini, de même que les espaces publics qui en résultent.

L'identité d'un espace public se traduisant par sa combinaison propre, pourrait-on pousser ce principe à son paroxysme en recréant n'importe quel espace public sur la base de sa combinaison ? Ainsi, pourrait-on assister à la retranscription d'un espace public quelconque d'un endroit à l'autre du globe ?

Bibliographie

Olivier Mongin, *La condition urbaine - La ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », 2005.

Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal, *Traité sur la ville*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009.

Marc Dumont, Cristina d'Alessandro-Scarpari, *La clé des villes*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2007.

Thierry Paquot, *L'espace public*, Paris, La Découverte, « Collection Repères », 2009.